

gonflés. Il pleure. Il adorait son père, un brave et honnête homme, et c'est le père Rémondet qui repose maintenant, à jamais, dans le cercueil porté à pas lents par quatre de ses amis. C'est Julien, officier depuis deux mois, et qui a été rappelé trois jours auparavant auprès de son père qu'une pleurésie venait d'emporter presque subitement.

—Julien ! Julien ! murmurent les lèvres de Marguerite.

Elle fait le signe de la croix et essaye de prier. Elle ne songe plus guère à se cacher et à genoux, sur la lisière, près du fossé de limite encombré de bruyères fleuries, elle est vue par tout le monde.

Julien, lui aussi, la reconnaît. Il tressaille violemment, joint les mains et voilà que soudainement, à la vue de cet être aimé qui semble tant souffrir de son deuil, son cœur se fond et il éclate en sanglots bruyants, nerveux, des sanglots d'enfants qu'il essaye vainement de retenir et d'étouffer en mordant son mouchoir.

Marguerite revint très triste à Malpalu. Triste, parce qu'elle avait vu pleurer Julien et elle l'aimait trop pour que le deuil de son ami ne devînt pas son deuil. Triste aussi parce qu'elle pensait que la mort du père Rémondet allait les séparer à jamais. Ses visites à son père, c'était la seule raison de ses courts séjours près de Malpalu. Le père mort, Julien ne reviendrait plus.

Rentrée au château, elle s'enferma dans sa chambre et là, toute seule, les fenêtres closes, fuyant le bruit, les distractions, elle suivit par la pensée Julien dans toutes les étapes successives de cette cruelle journée des funérailles. Elle le voyait, franchissant ce long calvaire de la maison à l'église ; elle le voyait, à l'église, devant le cercueil de son père, puis suivant ce cercueil jusqu'au cimetière ; elle l'entendait sangloter au moment où le prêtre récitait, devant la fosse, les dernières prières et les dernières invocations à la clémence divine. Puis il restait encore, après que les autres étaient partis, dans le cimetière ; enfin il reprenait le chemin de la forêt et se retrouvait seul dans la maison où trois jours auparavant Rémondet, bien portant, ne songeait guère à mourir, allait et venait, emplissant l'air de sa grosse gaieté.

—Comme il va être triste ! murmura-t-elle. Est-ce que je puis le laisser seul ainsi ?

Non. Elle ne le pouvait. Son cher petit cœur de femme aimante s'attendrissait, à la pensée de l'ami, dans tout son deuil, dans toutes ses larmes qu'aucune main n'essuyait. Elle sortit, courut dans la forêt. Elle fut bientôt, tant elle s'était pressée, à la maison forestière. Très essoufflée, elle s'arrêta, reprit haleine. La porte était fermée. Elle écouta. Aucun bruit. Elle frappa doucement à la porte au-dessus de laquelle festonnaient les branches tordues d'une treille où déjà pendaient des grappes demi-mûres. On ne répondit pas. Elle fut prise de tristesse et son cœur se serra. Julien était-il reparti ! Alors elle ne le verrait plus jamais ?

Tout à coup, la porte s'ouvrit et dans l'encadrement, ce fut Julien, lui-même, qui parut. Il était bien abattu ; sa figure était pâle et ses traits étaient tirés. Pourtant, il y eut, dans ses yeux, rouges et ternis à force d'avoir pleuré, une expression de bonheur infini, quand il reconnut Marguerite.

—Oh ! murmura-t-il, que vous êtes bonne !

—Pouvais-je vous laisser seul en un jour comme celui-ci ?

Ils se serrèrent les mains et se regardaient bien franchement, les yeux dans les yeux. Elle s'assit auprès de lui. Et alors, en cette journée radieuse au dehors car le soleil brillait au-dessus des arbres, les oiseaux chantaient, les insectes bourdonnaient, la nature était en fête, mais au milieu des graves pensées que la mort du père mettait en leur esprit, apparut pourtant, souriante, éternelle promesse, l'image de leur enfance.

Et pour la première fois, des paroles plus tendres qui empruntaient une sorte de gravité au milieu funèbre où ils se trouvaient, encore tout imprégné d'un vague parfum d'encens, montèrent à leurs lèvres. A ce moment-là, ils ne pensaient ni l'un ni l'autre à tous les obstacles qui les séparaient. Ils seraient quelque jour l'un à l'autre. Ils en étaient bien sûrs. La haute situation de M. de Pontalès, sa grande fortune, la pauvreté de Julien, tout cela passait inaperçu. Ils ne pensaient qu'à leur amour.

Et si parfois, rapidement, pareil à un éclair, un soupçon leur venait que tout ne marcherait pas aussi bien et aussi régulièrement qu'ils le pensaient, aussitôt Julien se disait :

—Elle m'aime ! Elle m'aimera toujours ! Elle m'attendra !

Et Marguerite, de son côté, fièrement réfléchissait que Julien était officier, qu'être officier, c'est être noble, c'est être riche, c'est avoir le droit d'aspirer à de hautes destinées. Et elle avait confiance dans l'avenir. Longuement ils causèrent ainsi, s'entretenant de leurs projets d'avenir, repassant leur enfance, revenant sur tous leurs charmants souvenirs. N'était-ce pas faire l'histoire de leur amour, puisque c'était ainsi que leur amour avait commencé ?

Julien devait retourner deux jours après à son régiment. Ils se revirent ces deux jours-là. Et le soir du second jour, avant de se dire adieu, ils prirent des résolutions sérieuses :

—Puisque nous nous aimons, puisque je ne pourrai pas comprendre la vie sans vous, Julien, dit Marguerite, il ne faut pas attendre plus longtemps avant d'aller trouver ma mère. Attendre davantage, ce serait mal. Il faut tout lui dire. Ensuite, vous irez me demander à mon père.

Julien avait pâli et s'était troublé. C'est qu'elle avait raison, cette enfant. Jusque-là, ils s'étaient aimés en secret. Et leur bonheur avait été immense. Mais, maintenant, ils devaient continuer de s'aimer au grand jour. Ils avaient fini avec le côté poétique, il fallait entrer dans la réalité. Et la réalité c'était la lutte.

Des craintes lui venaient à présent que d'un mot la jeune fille confiante lui avait montré le chemin de son devoir. Elle ne doutait toujours pas, elle. Mais lui avait peur. Cela lui semblait quelque chose de colossal que cette demande en mariage. Il se trouvait si petit, maintenant, lui pauvre sous-lieutenant, sans un sou de fortune. Par quoi se recommandait-il ? Il n'avait pour lui que l'amour de Marguerite ! La jeune fille comprenait sans doute ses craintes, car, en souriant, elle répondait à sa dernière pensée :

—Puisque je vous aime, vous devez être fort. Et puisque je n'aimerai jamais que vous, qu'avez-vous à redouter ?

Il la remercia.

—Demain, dit-elle, mon père viendra s'installer à Malpalu. Il a été très affecté en ces derniers temps, par la mort d'un de ses amis, le général de Cheverny

—Tué en duel ?

—Oui. M. de Cheverny et mon père, qui se connaissaient depuis l'enfance, s'aimaient beaucoup.

—Je ne connaissais pas le général, mais j'ai été blessé, devant Sébastopol, à côté de son fils, le lieutenant Georges de Cheverny.

—Mon père va donc passer quelques semaines auprès de nous. Peut-être nous restera-t-il jusqu'au moment de notre retour à Paris. En outre, dans deux ou trois jours également, nous attendons mon frère Antoine qui était aux Indes. Toute notre famille sera réunie et décidera de notre sort. Ne tremblez pas. Vous avez déjà pour vous Marguerite. Demain, si vous voulez venir faire vos confidences au château, vous aurez pour vous ma mère. Il ne vous restera plus qu'à conquérir mon père et mon frère. Deux contre deux la partie sera égale !

—Que vous êtes bonne de me reconforter ainsi et que je vous aime !

—Il est probable que je vous aime mieux, dit-elle, puisque moi je ne crains rien !

Et après cette dernière tendresse, elle partit. Sur le seuil de la petite maison forestière, Julien la regardait s'éloigner. Au moment de disparaître elle se retourna, lui envoya un gentil adieu, du bout des doigts effleurant ses lèvres et cria :

—A demain, n'est-ce pas ?

—A demain, dit-il.

Et il ne la vit plus.

Rentrée au château, Marguerite alla tout de suite trouver sa mère. Celle-ci était couchée sur sa chaise longue, traînée près d'une fenêtre, d'où elle apercevait le jardin fleuri et le bois touffu, par où entraient tous les parfums de la campagne, chauffés par le soleil et chassés par une brise lé-

gère. Elle était souffrante depuis longtemps, nous l'avons dit, d'une de ces maladies de langueur que les médecins ne définissent pas et qui ne pardonnent jamais. Elle eût été belle encore, sans cela, blonde, le front intelligent, les yeux bleus, les mêmes yeux que Marguerite, mais elle était maigre et sa robe de chambre dissimulait à peine ses pauvres épaules jadis splendides, maintenant celles d'une fillette. Un grand air de bonté était répandu sur sa physionomie. Elle sourit en voyant entrer Marguerite.

—Comme tu es animée ! dit-elle.

La jeune fille vint se mettre à genoux près de sa mère, l'entoura de ses bras, caressante et câline, et :

—Ecoute-moi bien, dit-elle.

Et comme, avant de parler, saisie d'un trouble mystérieux, elle avait une courte hésitation, sa mère lui demanda :

—Mon Dieu, que veux-tu donc me dire ?

Alors, la tête à moitié cachée dans le sein de Thérèse, la jeune fille raconta ses innocentes amours avec Julien Rémondet. La mère aux premiers mots, avait d'instinct compris qu'il s'agissait, non d'un entretien de fillette, de quelque coquetterie rêvée, mais d'une confidence grave. Elle s'était soulevée sur la chaise longue et elle écoutait avec émotion. Elle avait donné à sa fille toutes les grâces et tout le charme de la pudeur et de la franchise. Elle avait fait d'elle un trésor exquis de tendresse et de distinction. Elle revivait en Marguerite et voilà qu'elle apprenait, soudain, que Marguerite avait librement disposé de son cœur, ce joyau précieux que la main maternelle avait servi avec tant de soins. Elle eut le courage, pourtant, de ne pas l'interrompre. Jusqu'à la fin, elle la laissa raconter ce que savent nos lecteurs, comment cet amour si pur et si profond était né ; comment il s'était développé ; comment il déployait maintenant sur ces deux êtres ses ailes victorieuses.

Marguerite ne cacha rien, et elle termina son récit en racontant comment, la veille, elle avait retrouvé Julien devant le cercueil de son père. Et elle se tut. Thérèse gardait le silence. Elle réfléchissait. Marguerite avait parlé avec tant de naïveté et de candeur qu'elle n'osait point la gronder de l'avoir tenue, elle sa mère, si loin du doux secret de son âme. Elle eut cependant un mot de reproche :

—Tu ne m'aimes donc pas ?

—Oh ! mère, dit-elle en protestant tout en larmes.

—Depuis longtemps tu aurais dû me prévenir.

—Alors, mère, tu es fâchée ?

—Un peu.

—Et tu ne nous seconderas pas auprès de mon père et de mon frère ?

—Mon secours, ma pauvre enfant, ne te sera guère utile.

—Oh ! dit-elle avec confiance, si tu consens, si tu veux bien, fit-elle en appuyant, mon père t'aime trop pour te contrarier.

—Tu as eu tort, mon enfant, oui, grand tort, de t'engager vis-à-vis de ce jeune homme. Je n'ai rien contre lui. C'est un loyal garçon. Il m'est très sympathique et pour ma part, bien que sa condition soit inférieure à la tienne, je ne demanderais pas mieux que de l'aimer comme un fils puisqu'il t'aime et puisque c'est lui que tu désires. Mais je crains fort que ton père et ton frère ne partagent pas cette manière de voir, ton frère surtout, dont tu connais l'ambition, la rigidité et l'âpreté de caractère. Je tremble, ma pauvre Marguerite, à la seule pensée que tu pourrais te faire un ennemi de ton frère. Et comme je veux être tout à fait franche avec toi, je ne pense pas non plus que ce mariage plaise à mon mari. Ton père aplacé sur toi d'autres espérances. Il est peu romanesque, ton père. Ce petit roman de vos jeux enfantins et de votre amour à travers les arbres de la forêt sera-t-il pris par lui au sérieux ? j'en doute.

(A suivre)